

CHARLES LE BRAS



Ballades & Berceuses



Prix : **5 Francs.**

EN VENTE ;

BREST
A la "Dépêche de Brest"

MORLAIX
Librairie Mauviel, rue de Brest

CARHAIX
Chez l'Auteur
34, Avenue de la Gare

1924

ERRATUM. — A la page 75, fin de la 4^e strophe,
lire :

« Pour qui l'*univers* tout entier c'est nous. »

CHARLES LE BRAS



Ballades & Berceuses



Prix : **5 Francs.**

EN VENTE :

BREST
A la "Dépêche de Brest"

MORLAIX
Librairie Mauviel, rue de Brest



CARHAIX
Chez l'Auteur
34, Avenue de la Gare

1924

Pour paraître prochainement :

Récits et Légendes

(En vers)

Et

Vers pour être lus
ou chantés

A la mémoire de ma femme

(Jeune fille, maman et grand'mère)

SPÉZET

I

Vous rappelez-vous le frais ermitage
Où nous fûmes un dimanche dîner,
Là-bas à Spézet ? Le joli voyage !
Et que je voudrais vous y ramener !

On partit à l'aube en troupe rieuse.
Au cou du cheval, qui marchait bon train,
Les grelots jetaient leur note joyeuse
Dans le frais matin.

Les fleurs, s'éveillant dans l'herbe mouillée,
Répandaient dans l'air d'exquises senteurs ;
Les oiseaux chantaient parmi la feuillée,
L'amour dans nos cœurs.

Ce jour où l'on fut au frais ermitage
Sur l'herbe et la mousse en troupe dîner,
Là-bas à Spézet. Le joli voyage !
Et que je voudrais vous y ramener !

II

Sous les ifs touffus, entrevue à peine,
La chapelle, avec des airs tout rêveurs,
Se laissait bercer à la cantilène
Des rameaux chanteurs.

Pour orner l'enceinte, une Notre-Dame,
Un petit autel très simple, paré
D'un vitrail ancien aux reflets de flamme,
De vases de fleurs en papier doré.

Mais en vous voyant, dans l'humble chapelle,
Prier à genoux sur les froids carreaux,
Je croyais ouïr de légers bruits d'aile
Sous les vieux arceaux.

III

On mit le couvert au pied d'un grand chêne
Aux rameaux touffus par mai reverdis,
En haut du vallon, près d'une fontaine.
Je revois encor le frais paradis !

Les petits oiseaux, attendant les miettes,
Venaient gazouiller au-dessus de nous
Pour accompagner le « Chant des fauvettes »,
Qu'on vous fit chanter, vous rappelez-vous ?

Et lorsque l'on eut la nappe tirée,
Quittant le vieux chêne aux longs bras tordus,
Nous allâmes tous, pendant la soirée,
Courir deux à deux les sentiers perdus.

IV

Vous rappelez-vous la gentille source
Filtrant sous les rocs son flot de cristal ?
Nous nous promenions en suivant sa course
Au penchant du val.

Oh ! comme les fleurs étaient odorantes
Près du ruisseau clair sous les noisetiers ;
Elles se disaient des choses charmantes
Au bord des sentiers.

Si bien que moi-même, ivre à les entendre
Dans les halliers verts baignés de clarté,
J'osais murmurer plus d'un aveu tendre
À votre côté.

Et vous m'écoutiez, qu'il vous en souvienne !
Souriant parfois au long du chemin.
Et n'aviez-vous pas, longtemps, dans la mienne,
Laisse votre main ?

V

Que le temps est court où le bonheur passe !
Alors que rester eût été si doux,
Il fallut enfin regagner sa place
Au char attelé n'attendant que nous.

J'avais cueilli sur la rive charmée,
Et vous l'aviez prise en pressant le pas,
La fleurette qui sait dire à l'aimée
Pour son amoureux : « Ne m'oubliez pas. »

Fleurette d'antan, au frais ermitage
Vous a-t-elle fait quelquefois penser ?
Vous souvenez-vous du joli voyage,
Et voudriez-vous le recommencer ?

BERCEUSE D'AUTOMNE

La douce saison s'en est vite allée;
La pourpre et l'azur du ciel rayonnant
 Ne sont plus qu'un rêve.
La brise des bois, le vent de la grève,
Le flot qui chantaient pleurent maintenant...
Les beaux jours, hélas ! ont pris leur volée
Vers les pays d'or au ciel rayonnant.

Ils ont emporté de si belles choses !
Plus de nids aux bois, de douces chansons,
 De légers bruits d'aile;
Plus de vols dans l'air, plus une hirondelle;
Les nuages gris couvent des frissons...
Ce n'est plus le temps où, fraîches écloses,
Les fleurs éclairaient l'ombre des buissons.

Car elle est bien loin, la saison charmante
Où le vent jasait avec les oiseaux,
 Là-bas, dans les chênes,
Et qu'il caressait de pures haleines
La terre en amour et les claires eaux...
Oh ! comme la brise était odorante,
Là-bas, à Spézet, sous les verts arceaux.

Vous souvenez-vous de l'heure écoulée
Au vallon si frais où l'on se perdait
 Sous l'épais feuillage ?

Où, pour vous aider en certain passage,
A vous soutenir mon bras s'attardait...
J'aimerais toujours la claire vallée
Aux sentiers ombrés où l'on se perdait.

LA BALLADE DES COQUILLAGES

Je sais, là-bas, caché comme un nid sous les branches,
Un village bâti dans une anse d'Armor.
L'œillet sauvage y vient fleurir les dunes blanches
Et, parmi les rochers, croissent les genêts d'or.
Puis, tout au bas, la mer redit à ses rivages
Son chant, terrible, ou bien à peine murmuré,
Dans cette anse sans nom pleine de coquillages
Laissés par le flot bleu sur le sable doré.

J'allais, chaque jeudi, sur les grèves désertes,
Poursuivre avec des crocs ou de légers filets
Les crevettes filant dessous les algues vertes
Ou les crabes perdus au milieu des galets.
Le soir, en revenant, je feuilletais les pages
D'un livre bien relu, mais toujours préféré,
En faisant sous mes pas craquer les coquillages
Laissés par le flot bleu sur le sable doré.

Puis un beau jour d'avril vous avait amenées,
Madame A. L. et vous, dans mon petit désert.
Que le temps passait vite ! Oh ! les bonnes journées
De printemps tout mouillé qui riait de l'hiver.
Tout le matin, c'étaient de charmants babillages
Qui mettaient du soleil dans ce coin retiré ;
La soirée, on allait choisir des coquillages
Laissés par le flot bleu sur le sable doré.

Coquillages nacrés, jaunes, et blancs, et roses,
 J'en ai plein mon tiroir, faits de toutes façons,
 Tous ramassés là-bas et, dans les jours moroses,
 Ils me disent encor la mer et ses chansons,
 Les dunes près du bourg et les jolis voyages
 Que nous fîmes ensemble au rivage ignoré
 De cette anse sans nom pleine de coquillages
 Laissés par le flot bleu sur le sable doré.

Envoi :

Mignonne, sauriez-vous, sous ses riantes ombrages,
 Retrouver le chemin qui mène jusqu'aux plages ?
 Le long du ruisseau clair où vous avez miré
 Votre visage frais comme les coquillages
 Laissés par le flot bleu sur le sable doré.

ACROSTICHE

Mai nous est arrivé, plein de célestes choses,
 Avec ses frais parfums, ses tendres gazouillis
 Remplissant de rumeurs les soirs aux couchants roses.
 Insectes couleur d'or et fleurs fraîches écloses
 Ensemble font l'amour au revers des taillis.

Grisé de ce printemps, j'erre en ma rêverie,
 Où j'écoute le bruit de votre pas menu,
 Dans l'anse où vous veniez, rappelez-vous, Marie,
 Espérant vous revoir sur la dune fleurie,
 Ne serait-ce qu'un jour, doux hôte revenu.

MERCI !

(Berceuse)

Mignonne, merci ! vous êtes gentille
D'être revenue un moment nous voir
Dessous la charmille,
Au coin du jardin où, rieuse fille,
Dans le bon vieux temps, vous veniez le soir.
Mignonne, merci ! vous êtes gentille
D'être revenue un moment nous voir.

Depuis si longtemps, voyez-vous, Marie,
Vous n'étiez venue au petit verger
De la closerie.
Les pommiers penchaient leur tête fleurie
Pour entendre encor votre pas léger.
Mais depuis longtemps, voyez-vous, Marie,
Vous ne veniez plus au petit verger.

C'était le printemps et pourtant ma lyre
Était sourde aux voix des vents et des flots :
Je n'ai pu rien dire.
Ne retrouvant plus votre frais sourire,
Mon cœur n'aurait pu que fondre en sanglots.
C'était le printemps, et pourtant ma lyre
Était sourde aux voix des vents et des flots.

Mais en nous voyant sous les vertes branches
De mes grands pommiers aux vieux troncs tordus
Tous mes beaux dimanches,

Jours tout parfumés d'aubépine blanche,
 Pleins des souvenirs des sentiers perdus,
 Je les ai revus sous les vertes branches
 De mes grands pommiers aux vieux troncs tordus.

Et chez le poète, endormi la veille,
 Un essaim d'oiseaux soudain a chanté
 Dans l'aube vermeille.
 Il vous a revue un instant, pareille
 A la vision de nos soirs d'été,
 Et chez le poète, endormi la veille,
 Un essaim d'oiseaux soudain a chanté.

Mignonne, merci ! vous êtes gentille
 D'être revenue un moment nous voir
 Dessous la charmille,
 Au coin du jardin où, rieuse fille,
 Dans le bon vieux temps, vous veniez le soir.
 Mignonne, merci ! vous êtes gentille
 D'être revenue un moment nous voir.

LA BALLADE DU PAIN

A Guite.

Les enfants aux yeux clairs où le rire pétille,
 Chers petits affamés, se sont assis autour
 De la table en bois blanc, la table de famille,
 Sans nappe fine, mais qu'on lave chaque jour.
 Ils ont mangé leur soupe à pleine cuillerée;
 La mère, pour chacun, a coupé cependant
 Sa tartine à la mie à la croûte dorée
 Qui sent bon le pain frais et craque sous la dent.

Or, pour que le bon pain que partage la mère
 Lui vienne, que de gens ont peiné sous les cieux !
 Pour façonner le coutre et le soc de l'araire,
 Sur l'enclume sonore aux tintements joyeux,
 Le forgeron, tout noir, dans la forge éclairée
 Bien avant dans la nuit, frappe le fer ardent.
 Enfants, rompez la mie à la croûte dorée
 Qui sent bon le pain frais et craque sous la dent.

Alors le laboureur, sitôt l'aube parue,
 Attelle ses bœufs roux qu'excite l'aiguillon.
 Les poussant devant lui, dirigeant la charrue,
 Il retourne la terre et trace le sillon;
 Puis jette, recueilli, la semence sacrée,
 Le froment précieux qui germe en attendant
 Qu'il devienne la mie à la croûte dorée
 Qui sent bon le pain frais et craque sous la dent.

Entourés de ses soins, d'abord petites herbes,
 Les blés en grandissant se couvrent d'épis d'or
 Dont les gais moissonneurs feront les blondes gerbes
 Que, sur l'aire, ils battront quand viendra Messidor,
 Ruisselants de sueur et la gorge altérée;
 Mais le cidre, le soir, coule à flots, abondant
 Pour arroser la miche à la croûte dorée
 Qui sent bon le pain frais et craque sous la dent.

Puis, un jour, le meunier vient à la métairie
 En faisant de son fouet résonner les clics-clacs;
 La Grise mâche un brin de luzerne fleurie
 Pendant que, dans le char, on met le grain en sacs;
 Et sa pouliche, qui n'est pas encore sevrée,
 Au seuil de la maison vient prendre en gambadant
 Un morceau de la miche à la croûte dorée
 Qui sent bon le pain frais et craque sous la dent.

Au moulin, sur le bord du ruisseau qui chemine
 A travers les roseaux, ce grain va se changer,
 Ecrasé sous la meule, en la blanche farine
 Qui se transforme en pâte aux mains du boulanger.
 Et la pâte pétrie, et longtemps étirée,
 Dans le four bien chauffé, le bûcheron aidant,
 Devient enfin la miche à la croûte dorée
 Qui sent bon le pain frais et craque sous la dent.

C'est pour payer ce pain que, toute la semaine,
 Le père a travaillé jusqu'au déclin du jour
 En pensant bien des fois, pour égayer sa peine,
 Au cher et doux accueil qui l'attend au retour,
 Lorsqu'il viendra s'asseoir à la table entourée
 Des petits dont la faim s'aiguise en regardant
 L'appétissante miche à la croûte dorée
 Qui sent bon le pain frais et craque sous la dent.

Envoi :

Enfants ! pensez à ceux qui vont, l'âme navrée,
 Passants inaperçus dans la foule affairée,
 A votre porte, hélas ! frapper en demandant
 Les miettes de la miche à la croûte dorée
 Qui sent bon le pain frais et craque sous la dent.

ROSCOFF

(Sonnet)

Nous regardions, à l'horizon splendide,
La mer moutonner dans le bleu lointain.
Un parfum subtil d'œillet et de thym
Venait jusqu'à nous de la dune aride;

Je sentais frémir, de rosée humide,
Votre chevelure au vent du matin.
D'un clair carillon l'éclat argentin
Soudain traversa l'air frais et limpide;

Et ce nous fut comme un joyeux réveil :
Le rêve s'enfuit à la sonnerie
Du clocher à jour au matin vermeil.

Surpris et ravis, une grisérie
S'empara de nous. Je lus dans vos yeux...
Mon cœur, quand j'y pense, en est radieux.

SIBIRIL

(Berceuse)

Quand nous reviendra la saison bénie
Où, dans les bois verts, mûrit le myrtil,
Ma tâche finie,

Nous nous en irons vers la plage unie,
Ton bras sous le mien jusqu'à Sibiril,
Quand nous reviendra la saison bénie
Où, dans le bois vert, mûrit le myrtil.

Dans le clair brouillard que l'été soulève,
Là-bas où la vague au large bondit,
Et meurt sur la grève

Avec un bruit doux comme un chant de rêve,
Le long des rochers que l'algue verdit,
Dans le clair brouillard que l'été soulève,
Nous irons courir par un beau jeudi.

Nous irons revoir l'anse aux coquillages
Laissés par la mer sur les sables d'or,

Les œillets sauvages;
Et, grisés des bruits, des parfums des plages.
Comme l'an dernier, nous ferons encor
Craquer sous nos pas les frais coquillages
Laissés par la mer sur les sables d'or.

Nous pêcherons la crevette rapide
Au corps transparent qui fuit dans les creux.
Si ton pied timide

Venait à glisser sur la roche humide,
 Tu l'appuierais fort sur ton amoureux
 En poursuivant la crevette rapide
 Au corps transparent qui fuit dans les creux.

Et quand le soleil, de la grève ardente
 Nous aura fait fuir, au petit bois vert
 Qui fleurit la menthe,

Nous retournerons, gravissant la pente
 De la dune blanche au vent de la mer,
 Lorsque le soleil, de la grève ardente
 Nous aura fait fuir au petit bois vert.

Nous reposerons là, dans l'herbe haute,
 Parmi les œillets, la menthe et le thym.

Assis côte à côte,
 Gardant dans ma main ta blanche menotte,
 Cueillant sur ta lèvre un charmant butin,
 Nous reposerons parmi l'herbe haute,
 Parmi les œillets, la menthe et le thym.

Dés, quand reviendra la saison charmante
 Où, dans le bois vert, mûrit le myrtil,

Où le merle chante,
 Nous nous en irons, à l'aube riante,
 Ton bras sous le mien, jusqu'à Sibiril
 Où, sans y penser tu vins, souriante,
 Me prendre le cœur un matin d'avril.

LA BALLADE DES PÊCHEURS

Au pâtre de l'Arrez, les bruyères désertes
 Et les landes sans fin que paissent ses troupeaux;
 Aux gens d'Argoat, les bois et les clairières vertes
 Où chantent les torrents au penchant des coteaux;
 Aux hommes de la plaine, experts en labourage,
 Les méziou couleur d'or sous les beaux épis blonds;
 Mais au pêcheur la mer, les clameurs du rivage
 Et les grands rocs penchés au bord des flots profonds !

Sur sa barque docile, il brave la tempête,
 Il joue avec la vague et brise son effort.
 Libre ! le ciel immense au-dessus de sa tête,
 L'immensité sous lui, qu'il est grand ! qu'il est fort !
 Il se rit du danger qui trempe son courage,
 Les trésors que la mer garde en ses flancs féconds
 Sont à lui comme tout ce qui rampe et qui nage
 Parmi les rocs penchés au bord des flots profonds.

Les femmes ont cherché les moules ardoisées,
 Les larges ornières gris à travers les brisants;
 Ou pêché dans les naus, les jupes retroussées,
 La crevette qui fuit aux goémons luisants.

L'Arrez : la montagne.

L'Argoat : la région des bois.

Les méziou : les champs fertiles de la plaine, la ceinture dorée.

L'Armor : la côte.

Or, voici que la mer a recouvert la plage;
 Déjà, le flot montant lèche les galets ronds :
 C'est l'heure où les pêcheurs descendent du village
 Vers les grands rocs penchés au bord des flots profonds.

Les barques qui gisaient, les quilles ensablées,
 Se soulèvent gaiement, Lignes, filets sont prêts.
 Embarque les paniers ! Les voiles sont gonflées
 Sous les baisers du vent sifflant dans les agrès.
 Femmes, enfants, chacun aide à l'appareillage,
 Et, les bateaux partis, là-bas, vers les hauts fonds,
 Ils regardent longtemps écumer leur sillage
 Du haut des rocs penchés au bord des flots profonds.

Le poisson a donné. Les barquettes plus lourdes
 Ramènent les pêcheurs au lever du soleil.
 Leur avant, comme un soc, taille les lames sourdes.
 Oh ! le joyeux retour dans le matin vermeil.
 La houle, du chenal leur barre le passage :
 Hardi ! le gouvernail en frémit sur ses gonds,
 Et les chants, les appels accueillent l'arrivage
 Au pied des rocs penchés au bord des flots profonds.

Cependant, quelquefois, quoique le temps menace,
 Comme à la maisonnée il faut bien subvenir,
 Le pêcheur prend le large, et tout le jour se passe
 Sans qu'on le voie, hélas ! au logis revenir.
 Et la mère murmure, en voilant son visage,
 Les prières qu'on dit au lit des moribonds,
 Le soir, en écoutant l'ouragan qui fait rage
 Autour des rocs penchés au bord des flots profonds.

Envoi :

Notre-Dame d'Auray ! préservez du naufrage
 Le pêcheur de l'Armor quand, vers un ciel d'orage,

Le flot dément s'élance en d'effroyables bonds,
 Et guidez son esquif au tranquille rivage
 Le long des rocs penchés au bord des flots profonds.

REVIENS !

Sans repos et sans trêves,
A l'heure où sont
Confondus champs et grèves,
Et ciel profond,
Tristes et noirs, mes rêves
Vers toi s'en vont.

Las ! depuis que tu l'as quittée,
Chère hirondelle, jour et nuit,
Toute la maison est hantée
Des visions d'un morne ennui.

Elles me râlent mille choses,
Folles bien sûr... Pourtant, ici,
Déjà les dunes, toutes roses,
Se couvrent de thym et voici

Que les œillels grimpent en foule,
Par chaque fente se hissant,
Au flanc des rochers que la houle
Frange d'écume en se brisant.

Dans les sentiers, la véronique,
Qui brode d'azur les gazons,
Ecoute en riant la musique
Des fauvettes et des pinsons :

Et, sur les talus qui verdissent,
Les grands genêts s'étoilent d'or,
Les violettes se remplissent
De frais parfums jusques au bord.

Oh ! te revoir dans la lumière
De ce printemps... Mon œil terni
Te cherche en vain; je désespère
De ton retour à notre nid.

Que le ciel soit ou clair ou sombre,
Ma tâche faite, je m'en vais,
Fuyant la maison comme une ombre
Que chasserait un vent mauvais.

Partout où nous allions ensemble
Pour vivre au moins de souvenir.
Si tu savais comme il me semble
Que la nuit tarde à revenir !

Mais, hélas ! cette nuit qui porte
Le calme et l'oubli dans son char
Pour tant d'autres, à moi n'apporte
Que les affres du cauchemar.

Et chaque jour ainsi se passe
Inconsolé de ton adieu.
O reviens donc ! mon âme est lasse
D'attendre tant. Mon Dieu ! Mon Dieu !

Sans repos et sans trêves,
A l'heure où sont
Confondus champs et grèves,
Et ciel profond,
Tristes et noirs, mes rêves
Vers toi s'en vont.

KÉRAMPUILL

(Jadis)

En me promenant au bord de la grève
Ce soir de printemps, le cœur en émoi,
O Bois Noir ! je vois, comme dans un rêve,
Passer devant moi

Des essaims joyeux qu'un rayon ramène,
Filles de Carhaix qui s'en vont là-bas,
Le dimanche, sous la feuille du chêne,
Prendre leurs ébats.

Je les vois venir, rasant la prairie
De leur pied léger, quand vient la saison
Où le beau temps met sa robe fleurie
A chaque buisson.

Et, pour mieux les voir, chaque fleur se penche
Au haut des talus, au bord des taillis;
Les oiseaux charmés viennent sur la branche,
En leurs gazouillis,

Leur dire au passage un « bonjour, mignonne ! » ;
Perchés quelque part, chantent des coucous;
Le bois est en fête et l'herbe frissonne
Aux soyeux froufrous.

Et du joli bois, à peine des belles
 Les pas ont foulé les gazons si doux
 Que les amoureux accourent, fidèles
 Aux chers rendez-vous.

Et tandis qu'épars en de clairs asiles
 S'amuse rieurs des groupes nombreux,
 S'ébauchent plus loin de fraîches idylles
 Dans les coins ombreux.

J'ai l'âme, ce soir, toute ensoleillée
 A ces souvenirs... Joli Bois d'Amour,
 Je veux te revoir et, sous ta feuillée
 Retourner un jour;

Je veux, ô Bois-Noir ! goûter la tristesse
 Si douce d'aller entendre, là-bas,
 Sous les chênes verts, chanter ma jeunesse
 Au bruit de mes pas.

KÉRAMPULL

(Aujourd'hui) (1)

LA BALLADE DU BOIS NOIR

Au Bois Noir, je voulais cueillir une pervenche
 Et j'y suis revenu par les sentiers pierreux
 Que grimpaient lestement quand venait le dimanche
 Et qu'il faisait soleil, jadis, tant d'amoureux.
 Mais je n'ai plus revu, dans l'herbe des ravines,
 Fillettes et garçons joyeusement groupés...
 Les lilas ont fleuri; fleuri, les aubépines;
 Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.

Car le Bois n'a plus d'ombre et la source est tarie
 Où les filles puisaient, dans le creux de la main,
 L'eau limpide où l'amour mettait sa griserie
 Qu'on buvait en riant au détour du chemin.
 Sous les arbres bercés de musiques divines,
 Les tertres verts offraient de moussus canapés...
 Les lilas ont fleuri; fleuri, les aubépines;
 Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.

(1) Le chemin de fer de Carhaix à Rosporden traverse aujourd'hui le petit Bois Noir désert et nu.

Tous les petits oiseaux, aux campagnes prochaines,
 Pour ne plus revenir, hélas ! ont pris l'essor,
 Effrayés en voyant qu'on abattait les chênes.
 Les arbres demeurés en frissonnent encor,
 Et dans le vent qui passe à travers les collines
 Pleurent leurs compagnons par la hache frappés..
 Les lilas ont fleuri; fleuri, les aubépines;
 Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés

Avec les doux chanteurs ont fui les amoureuses
 Devant le dragon noir aux écailles de fer,
 Plus de rires perlés, de voix mystérieuses;
 Plus de frais gazouillis dans le bosquet désert;
 Plus que le bruit du rail, le sifflet des machines,
 Ou les croassements des corbeaux attroupés..
 Les lilas ont fleuri; fleuri, les aubépines;
 Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.

Envoi :

Broussailles ! mariez les ronces aux épines
 Sur les déblais croulant ainsi que des ruines
 Parmi les derniers troncs au désastre échappés..
 Les lilas ont fleuri; fleuri, les aubépines;
 Nous n'irons plus au bois, les lauriers sont coupés.

PONT-L'ABBÉ

(Sonnet)

L'âme rêveuse, un jour, n'avez-vous pas jeté
 Dans le ruisseau rapide un bouquet de verveine
 Pour le suivre des yeux vers la rive, lointaine
 Déjà, du cher pays tout à l'heure quitté ?

N'avez-vous pas alors, dites-moi, souhaité
 Qu'il s'en allât porter, en sa course incertaine,
 Vers la vallée ombreuse ou la plage sereine,
 Au seuil hospitalier du logis regretté,
 Un dernier souvenir comme un adieu suprême ?

Et ne sentiez-vous pas comme un peu de vous-même,
 Flottant au fil de l'eau, s'en aller avec lui ?
 Le ciel est radieux, le cœur plein d'allégresse,
 Et l'heure arrive, hélas ! du départ qui vous laisse
 Dans le cœur esseulé du vide et de la nuit.

SANTEC

(Berceuse)

J'ai pris un bain dans la houle
Et, près d'un ruisseau (1) qui roule
Gaiement vers le gouffre amer,
Couché sur la mousse épaisse,
Je respire avec ivresse
Le vent qui vient de la mer.

Au revers des dunes blanches,
Je reste là sous les branches
Du petit bois de Santeec,
Alors que flambe la grève,
Menant lentement mon rêve
A la chanson du Guillec.

L'eau qui glisse sur les roches,
Au bruit sourd des vagues proches,
Mêle son murmure clair.
Parfois un goëland passe
Et, tournoyant dans l'espace,
Jette un cri strident dans l'air.

Au soleil, l'œillet sauvage,
Le chardon bleu du rivage (2)

(1) Le Guillec.

(2) *L'eryngium maritimum* des botanistes.

Ont penché leurs fronts pâlis.
 Au loin, une cloche tinte;
 Puis je n'entends que la plainte
 Triste et douce des courlis.

Et, tandis qu'entre les palmes,
 J'aperçois sur les flots calmes
 Une voile à l'horizon,
 Je sens, par delà les dunes,
 M'arriver des roches brunes
 La senteur du goémon.

Une torpeur délicieuse
 Me prend... Ce chant de berceuse ?
 — Que le petit bois est vert !
 Que les dunes étaient blanches ! —
 Est-ce le vent dans les branches ?
 Est-ce la voix de la mer ?

Je n'ai plus, douceur exquise !
 Dans ma pensée indécise,
 Qu'un souvenir affaibli
 Et des choses et de l'heure.
 Oh ! la paisible demeure
 Du repos et de l'oubli.

LA BALLADE DES CRAPAUDS

La pourpre du couchant se fond dans l'azur pâle
 Du ciel crépusculaire aux changeantes couleurs
 Et, dans la brise lente, on sent, par intervalle,
 Comme un parfum léger d'aubépines en fleurs;
 Et l'on entend, quand vient l'heure exquise et sereine
 Où l'oiseau fatigué sous les palmes s'endort,
 Monter des chemins creux, des buissons de la plaine,
 La plaintive chanson des crapauds aux yeux d'or.

L'une après l'autre aux cieux les étoiles scintillent;
 Sur la terre descend le calme de la nuit;
 Et sur les talus noirs où les vers luisants brillent,
 Assoupis, les grillons ne font plus aucun bruit.
 Le feuillage d'argent du tremble bouge à peine;
 Les roseaux sont muets et l'on entend encor
 Monter des chemins creux, des buissons de la plaine,
 La plaintive chanson des crapauds aux yeux d'or.

C'est comme un chant liquide aux notes cristallines,
 Si pures qu'on dirait des sons d'harmonicas
 Qui, par les chemins creux et l'herbe des ravines,
 Sort du goître flétri des pauvres parias.
 Traqués pendant le jour par le mal et la haine,
 Ils clament leur souffrance à la Nuit quand tout dort,
 Et l'on entend monter, navrante, de la plaine,
 La plaintive chanson des crapauds aux yeux d'or.

Mais les martyrs du laid, sous l'obscur feuillée,
 Rassurés, vont rampants et chacun, tour à tour,
 Répond au chant de l'autre et la plainte mouillée
 Finit par devenir une chanson d'amour;
 Car le printemps pour eux aussi, dans leur géhenne,
 Fait fleurir l'humble idylle en leur sombre décor,
 Et l'on entend monter, très douce, de la plaine,
 La plaintive chanson des crapauds aux yeux d'or.

Envoi :

Ecoute, pitoyable aux déshérités, Reine
 De notre vieux logis où ta voix fraîche égrène
 Ses trilles comme un chant d'alouette à l'essor,
 Monter des chemins creux, des buissons de la plaine,
 La plaintive chanson des crapauds aux yeux d'or.

LA SOURCE

Je sais une source
 Discrète qui luit
 Dans un bois. Sa course,
 Sans hâte et sans bruit,

Va vers la prairie
 Où, sous le rideau
 De l'herbe fleurie,
 Son court filet d'eau

Disparaît et passe,
 A peine aperçu,
 Sans laisser de trace
 Au regard déçu.

Mais elle est si claire
 Que son flot charmant
 Met de la lumière
 Dans le bois dormant,

Et, dans sa cuvette
 Aux rebords moussus,
 Son onde reflète,
 Penchés au-dessus,

Un fouillis de lierres,
 Des touffes d'orpin,
 De fins capillaires,
 Un pied d'aubépin,

De la grise voûte
Qui veut la cacher,
Tombent, goutte à goutte,
Les pleurs du rocher,

Et, sous la voussure,
On entend, surpris,
Le joli murmure
De leur clapotis.

Un ramier qui glousse,
Parfois, sur le bord
De son lit de mousse
Où, calme, elle dort,

Vient mouiller son aile
Et boire, effarant
Une demoiselle
Au corps transparent.

Nul chemin ni sente
Vers le frais réduit
Où ma course errante,
Un jour, m'a conduit,

Où la source claire
Se dérobe aux yeux
Dans le doux mystère
Du taillis ombreux.

Je ne saurais rendre
L'exquise douceur,
L'apaisement tendre
Qui bercent mon cœur,

Lorsque je demeure
Assis sur ses bords,
Sans souci de l'heure,
Et je dis alors :

Oh ! source discrète,
Que ne puis-je, heureux,
Vivre en ma retraite
Au gré de mes vœux ?

Et, comme ton onde,
Sereine toujours
En sa paix profonde,
Voir couler mes jours ?

LA BERCEUSE AUX POMMIERS

Les pommiers n'ont peur de vent ni de neige
Calmes et bercés au bruit des autans,
Ils rêvent, lorsque l'hiver les assiège,
Aux brises d'Avril, au prochain printemps
Qui recouvrira leurs branches noueuses
De feuillage vert et de frais bouquets
En leur ramenant les chansons joyeuses
Des chardonnerets.

En ville, à la campagne,
Buvons, jeunes et vieux,
Buvons à la Bretagne
Le blond cidre mousseux.

Et, gonflés de sève, ils laisseront pendre
Leurs souples rameaux chargés de fruits d'or
Ou de fruits pourprés que l'on pourra prendre
Au passage, quand viendra messidor.
Le gâs et sa « douce », à la même pomme
— Sous les bons pommiers, l'amour est tapi —
Mordront en riant et rougissant comme
Des pommes d'api.

En ville, à la campagne,
Buvons, jeunes et vieux,
Buvons à la Bretagne
Le blond cidre mousseux.

Mais les grands pommiers gardent pour l'automne
Des pommes en tas à mettre au cuveau,
Où leur jus fermente. Ecoutez ! la tonne
Frémit : c'est le chant du cidre nouveau
Du cidre qui verse à qui le déguste,
Avec des amis en festin joyeux,
Le rire éclatant, la gaieté robuste
De nos bons aïeux.

En ville, à la campagne,
Buvons, jeunes et vieux,
Buvons à la Bretagne
Le blond cidre mousseux.

N'est-ce pas plaisir, un jour d'assemblée,
Quand, sous le soleil on a bien marché,
Sous la tente assis, vider sa bolée
Pleine jusqu'au bord de cidre bouché ?
Chaud au cœur et frais à la gorge aride,
Il regaillardit, le cidre breton
Que saint Guennolé, dans sa thébaïde,
Inventa, dit-on.

En ville, à la campagne,
Buvons, jeunes et vieux,
Buvons à la Bretagne
Le blond cidre mousseux.

N'est-ce pas encore agréable chose,
Quand au bord du toit pendent des glaçons,
Les volets fermés et la porte close,
De se réunir devant les tisons ?
Pour causer, le soir, ensemble en famille,
Pendant qu'au feu clair euit le cidre doux
Qui sera le « flip » qui mousse et pétille
Dans les pichets roux.

En ville, à la campagne,
Buvons, jeunes et vieux,
Buvons à la Bretagne
Le blond cidre mousseux.

Que l'on chante ailleurs le fruit de la treille
Qui mûrit, là-bas, au flanc des côteaux,
Nous, nous aimons mieux la pomme vermeille
Dont le jus ambré rit dans les tonneaux.
Aux plus fameux vins, à ceux de Bourgogne,
A ceux de Bordeaux, de Beaune et d'Aï,
Nous te préférons sabler sans vergogne,
Cidre du pays !

Bretons, chantons la pomme !
Les pommiers de chez nous
Sont forts et souples comme
Des chênes et des houx.

HUELGOAT

LE SOIR AU BORD DU LAC

(Sonnet)

La pourpre des flots, où des saules chevelus
Se reflètent encor dans les clartés mourantes,
Se mue en rose et mauve aux teintes dégradantes,
Et les blancs nymphéas ne se voient déjà plus.

La raine s'est enfuie aux mousses des talus;
La sarcelle a gagné, dans les ombres croissantes,
L'abri des roseaux secs aux quenouilles penchantes.
— Oh ! la douceur du rêve hors des temps révolus,

Dans le calme infini qu'apporte l'heure exquise
Où l'âme des blés noirs, au souffle de la brise,
S'exhale dans l'air frais en une odeur de miel. —

Et la Nuit, effaçant ses bords brumeux et vagues,
Met dans les eaux du lac les étoiles du ciel
Qui semblent y danser au friselis des vagues.

LA BALLADE DES FEUILLES

Dans le bois, dans le val où se meurent les herbes,
L'allée où nous marchions, le soir, à pas très lents,
Et les chênes noueux, et les hêtres superbes,
Et les frênes légers, les peupliers tremblants...
Tous les arbres, en deuil de leurs feuilles absentes,
Gémissent dans la bise et tordent leurs bras nus,
Et les feuilles s'en vont en cohortes bruyantes
Par les chemins aimés que nous avons connus.

Elles avaient senti les troublantes caresses
Des vents énamourés dans les beaux soirs de mai
Et, dans le temps des foins, elles burent l'ivresse
Que verse la rosée au matin embaumé.
Quels murmures joyeux ! que de choses charmantes !
Elles disaient aux nids. Les déclinés sont venus,
Et l'automne a flétri les feuilles jaunissantes
Par les chemins aimés que nous avons connus.

Tous ceux qu'elles aimaient sont partis. Sous la mousse,
Les grillons sont muets et les nids sont déserts.
Elles n'entendront plus les musiques si douces
Que les abeilles d'or répandaient dans les airs.
Il fait froid. Sans regrets, les feuilles frissonnantes
Se détachent au gré de souffles inconnus
Et jonchent lentement les berges et les pentes
Par les chemins aimés que nous avons connus.

Elles gisent sans bruit sous les cieux gris et pâles.
De lointains souvenirs vivant peut-être encor.
L'aquilon inclément, les bises glaciales
Arrivent leur donner le dernier coup de mort.
Et les pauvrettes vont errer dans les tourmentes
En laissant maints lambeaux aux ronces retenus;
Elles s'en vont courir, folles et tournoyantes,
Par les chemins aimés que nous avons connus.

Elles voltigeront, pauvres feuilles rouillées,
A travers les embruns ainsi que des oiseaux
Et tourbillonneront jusqu'à ce que, souillées,
Elles aillent tomber et croupir en monceaux
Dans les fossés boueux, les crevasses béantes,
Et rien ne restera de leurs débris menus
Quand l'hiver aura mis ses neiges enlisantes
Par les chemins aimés que nous avons connus.

Nos destins sont pareils; les heures aussi brèves
De notre été déjà sur le point de finir.
Mais j'ai vécu ta vie et vu fleurir mes rêves;
Je verrai, souriant, la vieillesse venir
Puisque nous revivrons en les âmes aimantes
Des petits, grandissant par ta main soutenus;
Ainsi reverdiront les frondaisons naissantes
Par les chemins aimés que nous avons connus.

Envoi :

Ne t'attriste donc pas sur les feuilles mourantes.
Aux branches qu'à cette heure elles laissent dolentes,
Chère, aux premiers soleils des beaux jours révenus,
Nous les verrons renaître en regagnant les sentes
Et les chemins aimés que nous avons connus.

BONNE FÊTE !

A Lizette et Auguste.

Au flanc des coteaux, au creux des vallées,
Parmi les rochers, le long des ruisseaux,
Par les sentiers verts et par les allées,
Au parfum des fleurs, au chant des oiseaux,

Vous avez cherché, vous l'avez trouvée,
Un soir de printemps ? un matin d'été ?
N'importe ! un beau jour, la maison rêvée,
La maison qui touche au bois enchanté.

Ah ! dans le doux nid construit à l'orée
Du bois, puissiez-vous vivre de longs jours
Entre vos enfants, la chaîne sacrée
Des amours bénis qui durent toujours !

Vivez, dédaignant le mal et la haine,
Gardant, bien étroit, enlacés vos cœurs,
Et, dans les combats dont la vie est pleine,
Vous resterez forts et serez vainqueurs.

La tendresse fait que les heures claires
Brillent même au ciel du plus sombre hiver.
Peines et douleurs seront plus légères
Quand vous en aurez ensemble souffert.

C'est là le bonheur que je vous souhaite,
Le plus grand et le seul en vérité :
Vous aimer toujours, Auguste et Lizette,
Heureux l'un par l'autre, en joie et santé,

Dans le nid charmant de la maisonnette
Du coteau qui rit au bois enchanté
Où, pensant à vous, en ce jour de fête,
Avec les oiseaux mon cœur a chanté.

NOCTURNE

(*Berceuse*)

Les yeux perdus dans l'espace,
Je crois, dans le vent qui passe
Entre les rameaux chanteurs,
Entendre, dans l'ombre noire,
Vibrer un clavier d'ivoire
Sous des doigts évocateurs.

Dans la nuit mélancolique,
Les soupirs de la musique
Font un accompagnement,
Avec le bruit des ramées,
Aux chants que des voix aimées
Me murmurent doucement.

Et quand, à travers les palmes,
M'arrivent sous les cieux calmes
Les paroles et les airs,
Accoudé sur ma fenêtre,
Je vois soudain apparaître
Des lieux qui me furent chers.

Comme un décor de féerie,
Surgit dans ma rêverie
L'ancien « Bois Noir » et j'entends
Cet air du « Temps des cerises »
Que les amoureux, aux brises,
Jetaient quand j'avais vingt ans.

Et, poursuivant le mirage,
Je me trouve à l'Ermitage,
Heureux sous les verts arceaux,
Ecoutant, le cœur en fête,
Dire à sa voix de fauvette
« Un mariage d'oiseaux ».

Puis, c'est, non loin de la grève,
Un joli bourg (1) où mon rêve
Arrête un instant son vol
Pour entendre mes fillettes
Qui chantent « Les goélettes
Dans le bassin de Paimpol. »

Voici que, sous la charmille
Du vieux jardin, en famille,
On organise un concert
A la lumière épandue
Par la lampe suspendue
Au ciel de feuillage vert.

Et que, dans la paix sereine
Du soir tombant sur la plaine,
S'élève « L'hymne à la Nuit »...
Que ne peut-on, dans la vie,
Lorsque notre âme est ravie,
Fixer le temps qui s'enfuit !

Hélas ! l'heure vite passe.
Déjà mon rêve s'efface :
Je n'entends plus que le son
Très vague et distinct à peine,
Si doux, de « Valse lointaine »
Qui se perd à l'horizon..

(1) Cléder.

LA BALLADE D'HUELGOAT

A Mie.

S'il est un lieu charmant entre tous en Bretagne
Pour y vivre l'été, n'est-ce pas Huelgoat ?
Qui se cache coquet dans un creux de montagne
Aux pentes de l'Arrez. L'ami Georges Dugoy,
Prince des hôteliers, pourrait, sans menterie,
Vous dire qu'il revoit, tous les ans plus nombreux,
Ses hôtes revenir goûter la griserie
Que versent les grands bois et les vallons rocheux.

Et c'est là que je vais retrouver la demeure
Où je sais que m'attend l'accueil des bien-aimés.
L'heureux et tendre émoi ! quand arrive enfin l'heure
De laisser, porte close et les volets fermés,
Mon logis pour aller, en haut de la prairie,
Vers leur blanche maison et rester avec eux
Un mois qui passe, hélas ! comme une songerie
Au pays des grands bois et des vallons rocheux.

Et je vais tout revoir : bords du lac qui scintille,
Hantés de ceux pour qui la pêche a des appas;
Clairière où nous allons, la vesprée, en famille,
Lire et voir les petits prendre leurs gais ébats;
Et les frais réduits verts doux à la causerie,
Et les sentiers moussus, et les chemins herbeux,
Où l'on peut au hasard mener sa rêverie
A travers les grands bois et les vallons rocheux;

Le moulin, le chaos aux cavernes béantes
 Où le flot du lac bleu s'engouffre brusquement
 Et se perd en grondant sous les roches géantes,
 Superbes dans l'horreur de leur entassement;
 Les rû dont le murmure argentin se marie
 A la plainte du vent dans les pins résineux,
 En suivant les détours de sa berge fleurie
 Tout le long des grands bois et des vallons rocheux.

Jamais blasé, je vais, dans ma course incertaine,
 Voir le vieux camp romain, le bois des noisetiers, (1)
 Ou regarder, au fond d'une combe lointaine,
 Miroiter au soleil la mare aux sangliers;
 Visiter la cascade et le gouffre en furie,
 Les gorges de l'Argent au décor merveilleux
 Où toujours règne, ainsi qu'en un temple où l'on prie,
 Le calme des grands bois et des vallons rocheux;

Où, longeant les canaux qui conduisent aux mines,
 Je vais me promener en foulant les gazons
 Du chemin qui serpente au penchant des collines
 Dans l'éblouissement des larges horizons;
 Et, sous mes yeux ravis, la verte draperie
 Des taillis qui revêt les coteaux onduleux
 Harmonieusement se déroule et varie
 Les aspects des grands bois et des vallons rocheux.

L'or pâle des ajones, l'or bruni des fougères
 Et tous les tons du vert des arbres aux roseaux,
 La pourpre des sorbiers, le rose des bruyères,
 L'azur changeant du ciel réfléchi dans les eaux,
 Tout rayonne; et le soir, après la féerie
 Du soleil qui se joue aux sous-bois radieux,

(1) La Coudraie.

La lune, en les baignant de lumière attendrie,
 Argente les grands bois et les vallons rocheux.

Envoi :

Mes aimés ! quand je sens mon âme endolorie,
 Je trouve un réconfort dans l'image chérie
 De la blanche maison où s'envolent mes vœux
 Et des beaux jours passés comme une songerie
 Au pays des grands bois et des vallons rocheux.

LE CHEVAL DE GUERRE

(SONNET)

Bible : Livre de Job, chap. 39.

Sur ses jarrets ployés, superbe de vigueur,
Hérissant sur son cou sa mouvante crinière,
Comme la sauterelle en sa course légère,
Regarde-le bondir en bouillonnant d'ardeur.

Des lances et des dards, la sinistre lueur
De ses éclairs le frappe. Il flaire au loin la guerre;
Il frémit, il s'élance, il dévore la terre;
Par ses naseaux fumants il souffle la terreur.

Il affronte le glaive; il rit à l'épouvante.
Entend-il retentir la trompette éclatante ?
Il dit : Allons ! et court au-devant des guerriers.

Leur hurlante clameur lui semble un chant de fête.
Les traits sifflent ; joyeux, il redresse la tête
En écoutant gémir l'airain des boucliers.

CANTIQUE BRETON

Lavar d'in me, den an Arvor.

Mère de Jésus, ô Vierge élémente !
Si douce ! sur nous abaissez vos yeux.
Que vous êtes pure et resplendissante !
Que vous êtes belle au plus haut des cieux !

Trouves-tu, dis-moi, ta barque aussi belle,
Pêcheur de l'Armor, quand le flot mouvant
La berce et qu'au loin, blanche, comme une aile,
Elle ouvre sa voile et s'incline au vent ?

Homme des méziours, si dur à la peine,
Rude laboureur au chêne pareil,
Les blonds épis mûrs qui dorent la plaine
Sont-ils aussi beaux sous le clair soleil ?

Homme de l'Arrez, à l'aube d'opale,
Lorsque les mois blancs nous sont revenus,
Ne trouves-tu pas la neige hiémale
Moins pure au sommet de tes monts chenus ?

Homme de l'Argoat, sur l'herbe mouillée,
Quand, avec la nuit, le jour se confond,
Le rayon du soir, perçant la feuillée,
Est-il aussi doux dans le bois profond ?

Pâtre, qui conduis aux mares dormantes
Tes bœufs accablés sous le jour enfui,

Ne sont-elles pas, dis, moins éclatantes
Les étoiles d'or au front de la nuit ?

Et vous, les petits, dont les voix joyeuses
Emplissent les airs de chants et de cris,
Avez-vous trouvé fleurs si gracieuses
Au creux des vallons, dans les prés fleuris ?

Sur les flots d'Armor ni dans la montagne,
Au pays d'Argoat ni dans tes méziours,
Tes prés, tes vallons, ton ciel, ô Bretagne !
Rien n'est aussi beau, rien n'est aussi doux.

DÉDETTE

Avec quel plaisir je me le rappelle
Ce jour où je fus, pour un examen,
Au pays d'Argoat ! Le soir, avec elle,
Je me promenais en tenant sa main,
Et, doux angelet qui cache son aile,
Elle habillait le long du chemin.

L'adorable chose ! un cœur qui s'épanche
De toute petite en mots ravissants,
Et quel bonheur pur, quand vers elle on penche,
De sentir au cou ses bras caressants.
Qu'elle était gentille en sa robe blanche !
Ses yeux souriaient à tous les passants.

Or, un monsieur que je croise m'arrête
Et vient me causer. A certain moment,
Il se tourne vers la chère fillette
Pour demander : « Tu t'appelles comment ?
« Dis-moi donc ton nom. — Mon nom, c'est Dédette..
« J'ai trois ans aussi m'a dit ma maman. »

— Elle ne manquait jamais, la mignonne,
Depuis deux jours qu'elle le connaissait,
De dire son âge à toute personne
Rencontrée en route et qui lui causait.
Pensez donc ! Trois ans déjà, ça vous donne
Beaucoup d'importance, et vous grandissait. —

« C'est un joli nom, et c'est un bel âge.
 « Te voilà très grande et tu vas savoir
 « Aider ta mère à faire le ménage.
 « — Oh ! oui... Mon grand-père est venu nous voir,
 « Et maman m'a dit, puisque je suis sage,
 « Que j'irai coucher avec lui ce soir,

« Dans la chambre verte à tapisserie.
 « Nous aurons, disait l'enfant radieux,
 « Un couvre-pieds rose... — Alors, ma chérie,
 « Tu seras très bien, grand-père encor mieux... »
 Et, terminant là notre causerie,
 Le monsieur partit, nous laissant tous deux

Reprendre aussitôt notre tête-à-tête.
 Et la mignonnette alors ajouta :
 « Quand nous aurons eu la crème qu'a faite
 « Maman, pour dessert, on nous couchera
 « Et — ceci c'était pour elle la fête —
 « Dis, nous deux, grand-père, on bavardera. »

Pendant le souper, avant que l'on n'ôte
 Le couvert, hélas ! trop lasse d'avoir
 Attendu si tard, dans sa chaise haute,
 Elle s'endormait sans même pouvoir
 Porter à chacun, pauvre petiotte,
 Son baiser si doux pour dire bonsoir.

Mais elle avait dû rêver de la veille
 Et, dans son sommeil, bavarder beaucoup;
 Car en s'éveillant, à l'aube vermeille,
 Jetant vivement ses bras à mon cou,
 Elle s'écriait contre mon oreille,
 Joyeuse : « Hein ! grand-père, on a eu du goût ! »

LA BALLADE DE LA « VALSE LOINTAINE »

Oh ! lorsque vous étiez, Charles, Mie et Lizette,
 Et Guite, tous ensemble à la maison, alors
 Que nous prenions le thé, les soirs de jours de fête,
 Dans la salle d'en haut close aux bruits du dehors !
 On chantait, récitait; sans soucis et sans peine,
 On causait longuement, et puis on écoutait.
 Les accords lents et doux de la « Valse lointaine »
 Que nous jouait Lizette et que Guite chantait.

Ils ont passé, les jours où la famille heureuse
 Se trouvait au complet dans la salle où, parfois,
 Venaient, essaims dorés de jeunesse rieuse,
 Anciens amis de cours, compagnes d'autrefois.
 Et quel bonheur c'était quand, dans la chambre pleine
 De vie et de gaieté, par couple on s'invitait
 A danser aux accords de la « Valse lointaine »
 Que nous jouait Lizette et que Guite chantait !

Hélas ! Charles, depuis, est mort sur son navire
 Dans la sérénité du devoir accompli.
 Quand l'avenir semblait radieux lui sourire,
 Comme un fruit précieux le Seigneur l'a cueilli.
 Il ne refera plus, sur la vague incertaine,
 Les voyages si beaux qu'au retour il contait,
 Et qu'évoqué en mon cœur cette « Valse lointaine »
 Que nous jouait Lizette et que Guite chantait.

Les beaux jours sont passés ! Les deux filles aînées,
 Au bras de leurs maris, ont quitté la maison,
 Et la salle d'en haut, depuis bien des années,
 N'a plus guère entendu musique ni chanson.
 Puis, les temps révolus, dans la mêlée humaine,
 Est partie à son tour l'enfant qui nous restait.
 Oh ! les accords si doux de la « Valse lointaine »
 Que nous jouait Lizette et que Guite chantait.

Envoi :

Mes enfants, je voudrais, lorsque la mort sereine
 Viendra toucher mon front de sa main souveraine,
 Remontant aux jours où votre joie éclatait,
 M'endormir aux accords de la « Valse lointaine »
 Que nous jouait Lizette et que Guite chantait !

AUX CARMES

O vieux jardin des Carmes !
 Mon cœur encor tu charmes
 Quand vient le rajeunir
 Ton souvenir.

J'ai, dans ton frais asile,
 Ebauché mainte idylle
 Autrefois, au printemps
 De mes vingt ans.

Mais lorsque, par la suite,
 Je revins au bon gîte
 De mon ancien couvent,
 En te trouvant,

Jardin, toujours le même,
 Avec tous ceux que j'aime
 Groupés autour de moi,
 Le doux émoi !

La douce jouissance !
 Après si longue absence :
 De revenir heureux
 Au milieu d'eux,

Pour goûter en ménage
 Les plaisirs d'un autre âge
 Au gentil paradis
 Du temps jadis.

O pommiers vénérables !
Toujours invulnérables,
Qui donniez à foison,
Dans la saison,

Pommes de toute espèce,
Tombant dans l'herbe épaisse
Où les trouvaient, rians,
Les gais enfants.

O poires savoureuses !
Prunes délicieuses !
Qu'au jardin forestier,
A plein panier,

On cueillait pour en faire
La confiture claire,
Orgueil de nos desserts
Tous les hivers.

La framboise et la fraise
Couraient tout à leur aise
Au pied des murs drapés
De lierre épais.

Véroniques, pervenches,
Fleurs jaunes, roses, blanches,
Poussaient en liberté
De tout côté.

Les bognes épineuses
Des châtaigniers, nombreuses,
Tombaient du clos voisin
Dans le jardin

Par-dessus la clôture,
Et la châtaigne mûre,
Sous le pied qui glissait,
En jaillissait.

O cerisier sauvage !
Que mettaient au pillage
Les bandes de linots
Et de pierrots.

O la pelouse agreste !
Où nous faisons la sieste,
Bercés par les chansons
De nos pinsons ;

Et le joli coin sombre
Où nous faisaient, dans l'ombre,
Un effet de halliers
Trois noisetiers.

O la verte charmille !
Où toute la famille
Venait prendre le thé,
Les soirs d'été,

Au bout de la terrasse
Où, dominant l'espace,
On voyait au matin,
Dans le lointain,

Quand le soleil s'allume,
Emerger de la brume
Champs, coteaux et forêts,
Et les sommets

De la Montagne Noire,
Le soir, c'était la gloire,
Dans les cieux clairs encor,
Des couchants d'or.

Un sort inexorable
Vint, jardin adorable,
Las ! à t'abandonner
Nous condamner.

Famille dispersée,
Félicité passée !
Je songe aux jours d'antan,
Hélas ! Pourtant,

O vieux jardin des Carmes !
Mon cœur encor tu charmes
Quand vient le rajeunir
Ton souvenir.

LETTRES

du temps de guerre d'un grand-père

à ses petits-enfants

pour le jour de l'An

POUR LE 1^{er} JANVIER 1917

* Carhair, le 25 décembre 1916.

I

C'est à toi, Dédette, étant la plus grande
De mes trois petits-enfants adorés,
Que j'écris ce jour où Jésus m'entende
De son Paradis aux lambris dorés,

Pour te souhaiter, mignonne chérie,
Une bonne année en ces temps affreux
Où tant de mamans ont l'âme meurtrie,
Et tant de bébés sont si malheureux.

Et puisque déjà tu sais un peu lire,
En suivant les mots du bout de tes doigts,
Et penchant sur ce que je viens d'écrire
Attentivement ton gentil minois,

Tu répéteras à ton petit frère,
Ton petit cousin au souris si doux :
« Bonne année aussi de notre grand-père
« Pour qui l'avenir tout entier c'est nous. »

II

Ensuite à maman, à tante Marie,
Tu diras pour moi : « Courage ! toujours » ;
Puis en te couchant, mon doux ange, prie
Le petit Jésus pour de meilleurs jours :

Qu'il dissipe les nuages qui couvent
La foudre grondant à notre horizon;
Et que vos papas, revenus, retrouvent
Pleine de bonheur toute la maison;

Dix-neuf cent dix-sept, enfin, à la France,
Ceignant de lauriers son front rayonnant,
Ramène la paix... Sur cette espérance,
Je veux terminer ces vœux de bon an.

III

Comprendre tout ça, c'est bien difficile :
— Tu n'auras cinq ans qu'aux pommiers en fleur —
Mais, même avant que tu sois très habile,
Tu m'entendras bien dans ton petit cœur.

Et lorsque plus tard, ma Dédette, écoute !
Pour le grand sommeil mes yeux seront clos
Et que, fatigué de la longue route,
J'aurai pris ma place au champ du repos,

Vous la relirez, ma première lettre,
Un premier de l'an, mes petits-enfants,
Ensemble tous trois. Elle viendra mettre
Une larme au bord de vos yeux riants.

Vos âmes alors vers moi ramenées,
Vous saurez que rien n'est délicieux
Comme un souvenir des jeunes années
Très tendre et très doux qui pique les yeux.

POUR LE 1^{er} JANVIER 1918

Carhair, le 25 décembre 1917.

I

Je viens t'envoyer encore, Dédette,
Pour toi, pour Auguste et pour Gabriel,
Mes vœux de bon an, le jour de la fête
Du Divin Enfant, le jour de Noël.

Mes pauvres chéris, mes vœux de naguères,
Hélas ! ne se sont pas réalisés :
La bataille gronde et les cœurs des mères
En pleurs ne sont pas encore apaisés.

Combien de papas, que la voix appelle
De leurs petits qu'ils auraient tant choyés,
Verront commencer l'année nouvelle
On ne sait pas où, loin de leurs foyers !

II

Il te faudra donc, mignonne chérie,
Comme l'an passé, prier tous les jours
Le bon Jésus pour la sainte Patrie
Et ses fiers soldats qui luttent toujours,

Par les airs, les eaux, les monts et la plaine,
Au feu des étés, au gel des hivers,
Qui luttent afin que la Paix sereine
Règne désormais dans tout l'univers.

Des Boches maudits, la race exécrée
 Alors mise au ban de l'humanité,
 Les peuples vivront cette paix sacrée,
 D'amour, de justice et de liberté.

Et longtemps après l'ultime victoire,
 De l'humble chaumière au hautain palais,
 On redira la merveilleuse histoire
 Ecrite du sang des soldats français.

IV

De ces grands mots que tu peines à lire,
 J'en ai dit beaucoup pour ton jeune esprit,
 Et je n'en veux plus davantage écrire
 Pour brouiller tes yeux où le ciel me rit.

Je vais donc finir. — Le bon Dieu vous tienne
 En joie et santé tous épanouis,
 Et fasse bientôt qu'au logis revienne,
 Avec ton papa, ton oncle Louis.

Ce sont les meilleurs vœux de bonne année
 Que je puisse faire aujourd'hui pour vous,
 Mes petits. J'y joins, pour la maisonnée
 Plein de poks serrés, comme on dit chez nous.

POUR LE 1^{er} JANVIER 1919

Carhaix, le 25 décembre 1918.

I

Le Petit Jésus, aujourd'hui, mignonne,
 Écoutant la voix des petits enfants,
 Exauce nos vœux et la Paix rayonne
 Au ciel pur et clair des jours triomphants.

De l'Ogre du Nord, la hideuse engeance,
 Depuis quarante ans et plus, caressait
 Le projet de prendre et manger la France
 Où vivaient les fils de Petit-Poucet.

L'Ogre-roi, dans son orgueil sanguinaire,
 Dressait ses sujets aux prochains combats.
 Chez lui les petits jouaient à la guerre;
 L'écolier marchait en marquant le pas.

Or, chez Poucet, on laboure et moissonne,
 Vendange et remplit caves et greniers;
 Le savant médite et, joyeux, résonne,
 Du matin au soir, le bruit des métiers.

L'Ogre, brandissant son sabre de reître,
 Exalte son peuple en discours hautains,
 Et ses lourds soudards acclament leur maître,
 Ivres de l'espoir des futurs butins.

S'imaginant voir trembler les deux mondes
 Au seul froncement de ses noirs sourcils,
 Il attaque avec ses hordes immondes
 Le pays si beau de Poucet surpris.

Et Poucet fléchit; mais sa reculade
 Fut courte et, du choc loin d'être abattu,
 Il pare et riposte et son estocade
 Fut rude au colosse au casque pointu,

Telle qu'il faillit mordre la poussière.
 Il fuit, et Poucet poursuit à son tour
 Son lâche agresseur qui, soudain, se terre,
 N'osant plus, dès lors, combattre au grand jour;

Car la Bête avait, en cas de retraite,
 Creusé d'avance un immense terrier.
 Devant ce fossé profond qui l'arrête,
 Poucet, de soldat, se fait terrassier.

Il creuse aussi, lui, sa tranchée en face
 De l'Ogre et s'abrite entre ses parois
 Pour attendre l'heure où, blessée et lasse,
 Il pourra forcer la Bête aux abois.

Les deux ennemis, près de quatre années,
 Vécurent ainsi comme des mulots,
 Se battant parmi les terres minées;
 Mais Poucet tenait l'Ogre et ses suppôts.

En vain il usa d'engins démoniaques,
 Liquide enflammé, gaz nauséabond,
 Nuages puants masquant ses attaques,
 Toussant, suffoquant, Poucet tenait bon.

Avec le secours des hommes des Iles,
 Il déloge les Fauves de leurs trous
 Et libère enfin les bourgs et les villes
 Qui restaient livrés aux fureurs des loups.

Cependant, là-bas, au lointain rivage
 Que baignent les flots du vert Océan,
 Dans un pays vaste et très riche, en sage,
 Tranquille, vivait Yank, le bon géant,

Dont Poucet, jadis, fut le frère d'armes,
 Eternel champion de la Liberté.
 Quand il apprit que la France en alarmes
 Luttait pour le Droit et l'Humanité;

Quand il eut connu les crimes infâmes
 Des brutes du Nord (par l'Ogre édictés),
 Massacreurs d'enfants, tortureurs de femmes,
 Ignobles pillards, brûleurs de cités,

Le généreux Yank, partant en croisade,
 Contre le génie et le roi du Mal,
 Prit place aux côtés de son camarade,
 Le Petit Poucet, pour l'assaut final.

Et quand s'abattit la Bête de proie,
 Au bruit de sa chute, au-dessus des mers,
 Des plaines, des monts, un grand cri de joie
 Répondit, vibrant, dans tout l'univers,

Le grand cri de joie et de délivrance
 Des peuples heureux en voyant finir
 Le règne abhorré de la Violence
 Et pour tous, enfin, la Paix revenir.

II

Dix-neuf cent dix-neuf ! A l'aube sereine
De ce nouvel an, le Petit Noël
Vous offre, chéris, la plus belle étrenne
Qu'il eût pu jamais apporter du ciel

A tous les enfants : la paix bienfaisante
Chassant, sans retour, le spectre odieux
De la guerre dont l'image sanglante
Mettait aux mamans des pleurs dans les yeux,

La grande Paix de la grande Victoire
Dont Petit Poucet fut bon ouvrier,
Cher pioupiou français que nimbe la gloire.
Maintenant qu'il a mis au râtelier

Son vieux fusil et déposé l'épée,
Quand, sur ton chemin, tu rencontreras
Un des fiers blessés de son épopée,
Mignonne, voici comment tu pourras

Le remercier : Tu n'auras qu'à dire
Gentiment bonjour de ta douce voix,
Tout en lui jetant, avec un sourire,
Un joli baiser du bout de tes doigts.

III

Puis envoie, au jour de l'an, ma chérie,
Un pieux souvenir de ton cœur aimant
A tous ceux qui sont morts pour la Patrie,
En disant, le soir, ces mots seulement,

Ajoutés à ta petite prière :
« O mon Dieu ! donnez à tous ces héros
« L'éclat infini de votre lumière
« Et, dans votre sein, l'éternel repos. »

EXTRAITS

de " Récits & Légendes "

(En vers)

VEILLÉE EN BRETAGNE

(Soir de réveillon)

LA LEGENDE DU
MONT SAINT-MICHEL ⁽¹⁾

I

Dans la cheminée, un grand feu de lande
Pétille gaiement et, sous le manteau,
On s'est mis en rond; autour de la bande,
Circule un pichet de cidre nouveau.
« Allons ! un vieux gwerz ou quelque légende,
« A chacun son tour. Je prends l'escabeau. »

II

Il y a bien longtemps, au milieu de la plage
Qui s'étend de Cancale au vieux Mont Saint-Michel,
Au bourg de Saint-Vinot, vivaient, jeune ménage,
La blonde Mac'harit et le pasteur Armel.

(1) Première médaille de vermeil au concours littéraire de
« La Pomme », en 1890.

Il était fort et bon; elle, bonne et jolie;
 Ils s'adoraient tous deux; la coupe était remplie
 De leur bonheur. Pourtant, quelque chagrin secret
 Au front de Mac'harit vint mettre un reflet pâle.
 Pour la deuxième fois, la chanson matinale
 Des oiseaux qui faisaient dans le toit de genêt
 Leurs nids déjà remplis de joie et de murmure
 Redisait la saison où tout aime et fleurit,
 Un jour, le cœur trop plein, la chère créature
 Sur les genoux d'Armel vint s'asseoir et lui dit :
 « Oh ! je voudrais broder un voile à Notre-Dame.
 « Ensemble nous irons la prier d'exaucer...
 « Peut-être, en la priant avec toute notre âme,
 « Elle me donnerait un doux ange à bercer... »
 Des pleurs tremblaient au bord de son regard limpide.
 Armel dit à sa femme : « Oh ! oui », tout doucement
 Et, séchant de baisers sa joue encore humide,
 D'une étreinte d'amour l'enlaça longuement.
 Cependant Mac'harit avait mis tant de zèle
 A son pieux travail que, le surlendemain,
 Les époux, pleins de foi, se tenant par la main,
 S'en allèrent porter à la sainte chapelle
 Un beau voile si blanc que les neiges d'Arré,
 Plus léger qu'une brume au matin sur le pré.

III

Tous les gens du pays, grands pêcheurs sur la terre,
 Faisaient à Notre-Dame l'offrande à foison.
 Elle était riche; mais cette offrande dernière,
 Qui d'aucun gros péché ne payait la rançon,
 Fut la plus précieuse et la Vierge implorée
 Bénit des deux époux le souhait le plus cher
 Et, l'automne suivant, de la tour ajourée,
 Le carillon pour eux chanta dans le ciel clair.

Car l'ange était venu se blottir, frais et rose,
 Dans le petit berceau sous le rameau bénit
 Et fière, Mac'harit, tandis qu'elle repose,
 Le contemple, éperdue en un rêve infini,
 Les yeux irradiés d'une lueur d'aurore.
 Dès qu'il eut ses neuf jours, Mac'harit, faible encore,
 S'en fut, les bras chargés de son doux premier-né.
 S'agenouiller devant la Vierge tutélaire.
 « Reine du Paradis, disait l'heureuse mère,
 « Regardez bien l'enfant que vous m'avez donné.
 « Nous vous l'avons voué même avant qu'il dût naître.
 « Quand viendra le péril, daignez le reconnaître
 « Et soyez son secours; il a nom Gabriel.
 « Qu'il grandisse portant votre couleur divine... »
 Au souffle parfumé de la brise marine,
 L'enfant grandit vêtu de la couleur du ciel.

IV

Fut-ce pour les péchés de la seule paroisse
 De Saint-Vinot, ou bien fut-ce à cause du mal
 Que faisaient devant Dieu tous ceux du littoral ?
 Nul ne sait... Une nuit, nuit d'affres et d'angoisse,
 La rivière s'enfla comme un lait, un moment
 Oublié sur le feu, s'échappe en écumant;
 La terre tressaillit d'un sursaut d'épouvante;
 La cloche, secouée, eut un funèbre glas,
 Et la pluie, à torrents, affolée, incessante,
 Tomba d'un ciel troué de fulgurants éclats.
 Les eaux eurent bientôt couvert toute la plaine.
 Quand le matin blafard vint éclairer la scène,
 Les gens virent, saisis d'une indicible horreur,
 Que la mer accourait aussi vers eux, immense :
 Sombre, elle avait franchi, révoltée, en démence,
 Les bornes qu'autrefois Dieu mit à sa fureur;

Elle ne s'appelait plus la mer : le Déluge !
 L'église, à Saint-Vinot, se trouvait tout en haut
 Du village bâti sur les flancs d'un coteau.
 Hâgards, les inondés y cherchèrent refuge :
 Le flot vert étendit son humide linceul,
 Et, sinistre passa. Lorsqu'il baigna le seuil
 De leur blanche maison qui dominait la crête,
 Armel et Mac'harit, l'un sur l'autre appuyés,
 Serrant entre eux leur fils montèrent sur le faite.
 La vague en se tordant roula jusqu'à leurs pieds.
 « La mer monte toujours, dit Mac'harit joyeuse ;
 « Ensemble nous mourrons, loué soit le Seigneur !
 « — Non, Mac'harit, oh ! non, répondit le pasteur.
 « — Que veux-tu dire, Armel ? reprit-elle, anxieuse,
 « Eh quoi tu voudrais donc, à l'heure du danger,
 « Nous abandonner ?

— Non, répéta le berger. »

Alors, il ajouta d'une voix grave et douce :
 « Je crois que l'Eternel apaise son courroux. [nous,
 « Vois-tu ? l'onde est plus calme. A peine sentons-
 « Quand la lame se brise une faible secousse ;
 « Mais elle monte encor. Prends mon fils avec toi.
 « Je suis fort : retenu solidement au toit,
 « Je vous ferai grimper tous deux sur mes épaules.
 « Vous durerez ainsi quelques moments de plus
 « Et vous serez sauvés, peut-être, si le flux
 « Redescendait enfin... » Navrée à ces paroles,
 La pauvrete comprit et son cœur se brisa
 Et, de sa gorge en feu, ce long cri s'échappa :
 « Nous mourrons tous ensemble, Armel ! je veux
 [te suivre.
 « — Il faut... Je vais t'aider. Tu n'as plus qu'un
 [instant.
 « Dépêchons-nous... Adieu !... Tu dois chercher à vivre.
 « Donne un dernier baiser... Femme ! c'est pour
 [l'enfant. »

Mac'harit obéit... Et la tête adorée
 Disparut tout à coup dessous les froides eaux.
 Le flot montait toujours ; ses mobiles anneaux
 Entourèrent bientôt sa poitrine serrée.
 Oh ! comme elle pleurait tout son cœur par ses yeux.
 Quatre ans d'ivresse, hélas ! courts ainsi qu'un beau rêve,
 S'étaient évanouis comme un chant sur la grève,
 Un vol de goélands au lointain vaporeux.
 Les eaux montaient toujours... La malheureuse mère,
 Elevant vers le ciel ses bras déjà raidis
 Fit un effort suprême et souleva son fils,
 Disant : Mon Gabriel, faisons notre prière
 « A la Dame d'Armor qui gouverne le flot,
 « Elle me console dans mes peines passées... »
 Une vague éteignit sur ses lèvres glacées
 Sa dernière prière et son dernier sanglot...
 Et puis, tout disparut. Sur l'immensité grise,
 Seule se détachait la robe de l'enfant
 Dont les plis azurés, soulevés par la brise,
 Avec ses cheveux d'or surnageaient par instant.

V

Or, juste à ce moment, par la plus haute ogive
 De l'église du bourg où rien ne vivait plus,
 La Vierge s'en allait, céleste fugitive,
 Vers le beau paradis de son petit Jésus.
 Rapide, elle passait au milieu d'une gloire,
 Les deux bras surchargés des tissus précieux
 Des voiles de lin blanc, des ceintures de moire,
 Et des autres présents de ceux restés pieux
 Parmi les réprouvés de la terre maudite,
 Soudain, elle aperçoit, au sein des flots troublés,
 Quelque chose de blond et de bleu qui s'agite,
 Flottant vaguement comme un bluet dans les blés.

« C'est, dit-elle, l'enfant que Mac'harit, heureuse,
 « Jadis à mon autel vint si tôt apporter.
 « Il porte mes couleurs, reprit-elle, joyeuse.
 « Cet enfant est à moi; je le veux emporter. »
 Et, suspendant son vol, d'une hâtive étreinte,
 Elle saisit l'enfant par ses doux cheveux blonds;
 Mais il était si lourd qu'elle fut bien contrainte
 De laisser retomber aux abîmes profonds
 Ses offrandes. Alors, ayant pu, non sans peine,
 Soulever le cher ange, elle comprit pourquoi
 Il pesait tant : c'était comme une grappe humaine
 Qu'elle avait enlevée aux solives du toit;
 Car, de leurs doigts crispés dans la lente agonie,
 Et père, et mère, enfant, se tenaient enlacés.
 « Oh ! dit la Vierge encor tout émue et ravie
 « A l'aspect de ces cœurs dans la mort embrassés,
 « Oh ! le Seigneur a fait belles choses sur terre ! »
 Et la Vierge, à ces mots, emporte en souriant
 Sous son manteau brodé, le père avec la mère,
 La mère avec l'enfant, [Famille ».
 Trois amours en un seul, au doux nom « la
 Nom chéri sur la terre et béni dans le ciel.

 Et depuis ce temps-là, le jour se lève et brille
 Sur des grèves sans fin autour de Saint-Michel.

HISTOIRE VRAIE

I

Sifflant et chantant depuis l'aube éclosé,
 Pierre s'en allait, gai comme un pinson,
 Des champs aux vergers, de l'arbre au buisson.
 Tout le long du jour c'était même chose
 Et, pour s'endormir, vers le couchant rose,
 Il jetait encor sa folle chanson.

Un jour, il songea qu'il serait bien aise
 D'aller faire un tour tout là-bas, au bois
 Dont il entendait parler quelquefois,
 Pays enchanté, parfumé de fraise...
 Dangereux aussi; mais aux dieux ne plaise !
 Il voulait le voir, au moins une fois.

Donc, un beau matin, loin de la chaumière
 Où, jusqu'à ce jour, il vivait heureux,
 Le voilà parti. Par les chemins creux,
 Les sentiers perdus fleuris de bruyère,
 Pendant bien longtemps courut Petit-Pierre
 Avant d'arriver dans le bois ombreux.

II

Des oiseaux chantaient et, sous la ramure,
 Des insectes d'or bourdonnaient dans l'air.
 Il mêlait, ravi de son aventure,

Ses plus gais refrains à ce doux concert
Quand il aperçut parmi la verdure
Le flot argentin d'un ruisseau clair.

Et vite, il gagna la rive embaumée
Du ruisseau si frais au fond du ravin,
Se pencha pour boire et, sa soif calmée,
Se levait... Jugez de ce qu'il devint !
Un géant immense, en sa main fermée,
Soudain l'avait pris. Et ce fut en vain

Que, pour échapper à la rude étreinte
De l'affreux géant, le pauvre petit
Fit tous ses efforts et se débattit
Et qu'il supplia demi-mort de crainte,
Le géant riait et, sourd à sa plainte,
Le mit dans un sac; puis il repartit

Et fut à grands pas jusqu'à sa demeure.
Là, poussant la porte, il sort du carnier
Pierre épouvanté qui tremble et qui pleure
Devant ce tableau fait pour l'effrayer :
Trois autres captifs cuisaient à cette heure
Au feu qui flambait dans le grand foyer.

C'était le souper du monstre vorace.
Pierre crut toucher à son dernier jour.
Ce soir-là, pourtant, le géant fit grâce :
Il l'enferma dans une sombre tour,
Au fond d'un cachot froid comme la glace
Avec des barreaux de fer tout autour.

III

On lui laissa pour toute nourriture
Un peu de pain sec, un verre d'eau pure,

Mais il ne pensait, hélas ! qu'à gémir
Et, désespérant de pouvoir s'enfuir,
Contre les barreaux de sa cage obscure,
Il frappait sa tête et voulait mourir.

Il resta là seul tout un jour encore
À se lamenter — regrets superflus ! —
Pendant que, sans trêve, il se remémore
Les tapis de mousse au flanc des talus,
Les champs de blé mûr que le soleil dore
Et les prés fleuris qu'il ne verra plus;

La source parmi les roches filtrée,
Et l'étang bordé de saules verdis
Qui penchent leurs bras sur l'onde moirée
Où l'on se baignait les après-midis;
La maison, doux nid, de lierre entourée...
Oh ! comme ils sont loin tous ces paradis.

IV

Cependant le monstre à figure humaine
Dès le lendemain vint le visiter.
« Au bois tu chanta jusqu'à perdre haleine.
« Chante, lui dit-il, je viens t'écouter;
« Chante ainsi qu'au bois... » Pouvait-il chanter
Dans une prison et le cœur en peine ?

Comme il se taisait, le géant reprit,
Elevant la voix et très en colère :
« Allons ! chante donc !... Tu n'en veux rien faire ?
« Attends... » En disant ces mots il ouvrit
La cage où gisait le malheureux Pierre
Et l'en arracha râlant et meurtri.

« Chante, chante donc, petit misérable ! »
Recommença-t-il en criant plus fort.
« Si tu n'obéis, je serais capable... »
Faisant pour s'enfuir un suprême effort,
Pierre fit entendre un cri lamentable,
Eut un soubresaut et retomba mort.

V

Eh bien ! mes enfants, vous avez, sans doute,
Deviné que Pierre était un oiseau ;
Le cruel géant qui le prit en route,
Un méchant garçon devenu bourreau.
Enfants, dans les bois, courez sous la voûte
Des grands arbres verts le long du ruisseau,

Cueillez le myrtil, la fraise, la mûre,
Mettez en bouquets le printemps en fleur ;
Mais laissez au bois, je vous en conjure,
Son doux hôte ailé, le joyeux chanteur.
Que feriez-vous de votre capture ?
Un pauvre jouet qui souffre et qui meurt.

EXTRAITS

de

« Vers pour être lus ou chantés »

LE CHEVREUIL

(Air de chasse connu)

I

Le chevreuil, à la source claire,
S'en vient boire, l'oreille au vent,
La forêt frémit tout entière
Aux rayons du soleil levant.

Le ruisseau murmure
Parmi les roseaux,
Et sous la ramure,
Jasent les oiseaux.

Le chevreuil, à la source claire,
S'en vient boire, l'oreille au vent.

II

Sa chevrette le suit, timide,
Et tous deux, aux sentiers connus,
Folâtent dans la mousse humide
Qui mouille leurs sabots menus.

La brise qui passe
Dans le frais matin
Embaume l'espace
D'une odeur de thym.

Sa chevrette le suit, timide,
A travers les sentiers connus.

III

Mais qu'est-ce que ces bruits bizarres
Qui troublent leurs sens étonnés ?
C'est l'écho des airs de fanfares
Qu'au lointain des cors ont sonnés.

La rumeur augmente
Et déjà paraît
Remplir d'épouvante
Toute la forêt,

Aux éclats de ces bruits bizarres
Qui troublent leurs sens étonnés.

IV

Car, là-bas, la chasse est lancée.
On entend venir sous le bois
Les chiens dont la troupe pressée
Va bientôt les mettre aux abois.

Chevreuil et chevrete,
Aux halliers perdus,
Courent; rien n'arrête
Leurs bonds éperdus;

Car, là-bas, la chasse est lancée;
On entend les chiens sous le bois.

V

Mais, hélas ! leur course rapide,
Leurs détours ne sauveront pas
Les pauvrets. Le ruisseau limpide,
Sur ses bords, verra leur trépas.

Leur fuite affolée
Se poursuit en vain
A travers vallée,
Colline et ravin;
Leurs détours, leur course rapide,
Hélas ! ne les sauveront pas.

VI

Acculés au fond d'une combe
Par la meute des chiens hurlants,
On les tire... et chacun d'eux tombe,
Une larme en ses yeux brûlants.

Et sans une plainte,
Sous le clair soleil,
Sur l'herbe que teinte
Leur beau sang vermeil,
Ils meurent au fond de la combe,
Une larme en leurs yeux brûlants.

CHANSON NOUVELLE

SUR UN VIEUX THÈME

(Air populaire)

Sellez-moi tout de suite
Mon cheval noir, } *bis*
Que je m'en aille vite
Au vieux manoir
Où m'attend Marguerite,
Mon doux espoir.

* * *

En te voyant, rapide,
Je m'enfuirai
Et, dans l'étang limpide,
Poisson serai;
Car point mon cœur timide
Ne donnerai.

* * *

Ah ! si, poisson, cruelle,
Tu te faisais,
De filets de dentelle
Me munirais
Et, par amour, ma belle
Je pêcherais.

* * *

Clerc, si jusque dans l'onde
 Tu me poursuis,
 Dans la forêt profonde,
 Biche, je fuis :
 Mon cœur, pour rien au monde
 Donner ne puis,

* * *

Ah ! si tu devais être
 La biche au bois,
 Tu me verrais paraître
 Où que tu sois,
 Et, par amour, te mettre,
 Belle, aux abois.

* * *

De m'atteindre n'espère,
 Car je fuirais
 Au fond d'un monastère
 Et fermerais
 Sur moi, nonne en prière,
 Son huis épais.

* * *

Par amour, je t'assure,
 J'irai forcer
 Porte à triple serrure
 Pour y passer,
 Moine en robe de bure,
 Te confesser.

* * *

Si tu fais de la sorte,
 Pâle et tremblant,
 En franchissant la porte,
 O clerc dolent,
 Tu me trouveras morte
 Sous un drap blanc.

* * *

Alors, je courrai vite,
 En blanc surplis,
 Prendre la clef bénite
 Des saints parvis
 Pour t'ouvrir, Marguerite,
 Le paradis !

TABLE

<i>Ballades et berceuses</i>	PAGES
Spézet	5
Berceuse d'automne.....	9
La ballade des coquillages.....	11
Acrostiche	13
Merci	15
La ballade du pain	17
Roscoff	21
Sibiril	23
La ballade des pêcheurs	25
Reviens !.....	29
Kérampuill (Jadis)	31
La ballade du Bois Noir.....	33
Pont-l'Abbé	35
Santec	37
La ballade des crapauds.....	39
La source	41
La berceuse aux pommiers.....	45
Huelgoat (le soir au bord du lac).....	49
La ballade des feuilles.....	51
Bonne fête	53
Nocturne	55
La ballade d'Huelgoat.....	57
Le cheval de guerre.....	61
Cantique breton	63
Dédette	65
La ballade de la « Valse lointaine ».....	67
Aux Carmes	69

*Lettres du temps de guerre d'un grand-père
à ses petits-enfants pour le jour de l'an*

PAGES

Pour le 1 ^{er} janvier 1917.....	75
Pour le 1 ^{er} janvier 1918.....	77
Pour le 1 ^{er} janvier 1919.....	79

Extraits de récits et légendes (en vers)

La légende du Mont Saint-Michel.....	77
Histoire vraie.....	83

Extraits de vers pour être lus ou chantés

Le chevreuil	99
Chanson nouvelle sur un vieux thème.....	103
